

UNE ETAPE DE LA BOTANIQUE PROVENÇALE : L'HERBIER DE FLORENCE (XIV^e siècle)

La place tenue par les Provençaux et par la Provence dans le champ disciplinaire de la botanique est maintenant bien reconnue. Place due aux hommes (Pena, Plumier, Tournefort, Garidel, Adanson...), due aussi à la nature, car nombreux sont les botanistes qui sont venus herboriser ces plantes évidemment méditerranéennes¹.

Toutefois, si le terme de botanique, concernant notre propos, est commode dans la mesure où il signifie discours porté sur les plantes, il serait impropre si on le restreignait à son sens actuel de description et classification naturelle des plantes. Le champ disciplinaire qu'occupe actuellement la botanique a connu entre les XIII^e et XVIII^e siècles des mutations importantes². Jusqu'au XVI^e siècle, nos « botanistes » sont d'abord des médecins, et les plantes sont avant tout, pour eux, un élément essentiel de l'art de guérir. Cette préoccupation de la qualité intrinsèque de la plante se poursuit encore au XVI^e et pendant une partie du XVII^e siècle³. La botanique au sens actuel du terme naît lorsqu'elle devient taxinomie,

1. Rappelons qu'en mars-avril 1982 a été présentée au Palais de la Bourse à Marseille une exposition sur le thème « Les botanistes à Marseille et en Provence ». Un précieux catalogue a été publié : *Les botanistes à Marseille et en Provence du XVI^e au XIX^e siècle*, Marseille, 1982.

2. Pour le cadre général de la mutation de la botanique aux XVII^e et XVIII^e siècles, on verra : Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, 1966.

3. Pena et Lobel le déclarent encore expressément : « Nous prévenons les débutants qu'en s'adonnant à la botanique, qui est en l'art de guérir, la partie la plus certaine, la plus utile, la plus attrayante, ils doivent aussi étudier les plus modestes végétaux ». Pierre PENA et Mathias LOBEL de *Nova stirpium adversaria*, Londres, 1571.

c'est-à-dire quand l'étude du monde végétal cherche avant tout à nommer les végétaux et à les classer en fonction de caractères formels visibles par l'observateur averti⁴. Elle cherche la raison et un ordre naturel du monde créé, et abandonne les notations utilitaristes et médicales fondées sur l'homme. Ce n'est plus l'homme au centre du monde, c'est l'homme observant le monde.

Dans cette évolution de la discipline botanique, une part importante est due au provençal Pitton de Tournefort. Né à Aix en 1656, formé au séminaire de cette ville, puis à Montpellier, Barcelone, il devient professeur de botanique au Jardin Royal des Plantes que Louis XIII avait établi à Paris pour instruire les futurs médecins. Mission lui est ensuite confiée par Louis XIV d'étudier les plantes du Levant, et il en ramène son fameux « Voyage du Levant », plein de notations de tous ordres et pas seulement botaniques. Il publie en 1694 ses *Eléments de botanique ou méthode pour connaître les plantes*, repris en 1700 dans la traduction latine qu'en sont les *Institutiones rei herbariae*. C'est là que pour la première fois un système de classification rationnel (mais artificiel), fondé sur la forme et la disposition des corolles de fleurs, est proposé. Son système a duré pendant plus d'un siècle, distinguant apétales, monopétales, polypétales et déterminant 22 familles de plantes en fonction des fleurs, selon qu'elles sont régulières, irrégulières ou composées...

Toute la botanique moderne ne naît pas avec Tournefort, ainsi n'a-t-il pas créé la notion de genre, mais l'a-t-il généralisée. On ne saurait trop insister, toutefois, sur la précocité de la méthode de Tournefort et sur son efficacité puisqu'elle fut utilisée un siècle durant. Pourtant, bien avant Tournefort, ou plus tard Adanson, la Provence a connu des textes qui ressortissent du domaine de la botanique.

Les descriptions de plantes, ou herbiers, remontent à une tradition grecque née au IV^e siècle avant J.-C. Le plus ancien herbier qui nous soit parvenu est celui de Théophraste, au milieu du III^e siècle avant J.-C. qui est une compilation d'ouvrages antérieurs ; mais le Moyen Age ne l'a pas connu. Le plus justement célèbre de ces herbiers est celui de Dioscoride (Περὶ ὕλης ἰατρικῆς, *De materia medica*) qui donne régulièrement le nom, la description et l'usage de la plante. C'est de ce livre que provient l'usage des images botaniques. En effet, à cet ouvrage ont été accolées des images, antérieures au livre parfois mais souvent recopiées. On ne citera que le plus célèbre des manuscrits conservés : celui de Vienne, qui date des années 512. Traduit en latin dès le VI^e siècle, Dioscoride fut avec Galien et, de façon moindre, Oribaze, la grande source antique des herbiers médiévaux.

4. Dans une publication encyclopédique de 1800, on déclare : « La botanique est une science qui a pour objet la connaissance de toutes les plantes possibles, et leur dénomination... La décomposition essentielle de ces plantes appartient à la chimie, la connaissance de leurs vertus à la partie médicale, leur préparation à la pharmacie. La botanique ne s'occupe qu'à les connaître, à les nommer et à les cultiver ». François PAGES, *Cours d'études encyclopédiques*, tome I, Paris, an VIII.

Les herbiers latins du Moyen Age dessinent la plante en un seul exemplaire, avec une racine, encore qu'elle soit le plus souvent seulement esquissée. Le dessin demeure plat, la plante est bien écartée, placée en position frontale, comme si elle avait été collée sur un herbier (au sens, cette fois, de recueil de plantes séchées). Le dessin pourrait être un palliatif correct à l'absence d'un vocabulaire technique précis qui aurait permis des descriptions fines. La présence de ces dessins fait qu'il n'y a pas d'interruption, dans la tradition des images de plantes, de Dioscoride à la Renaissance... malheureusement pour nous ces dessins ne sont pas des études d'après nature.

Les dessins de plante ont été repris de l'antique et de plus en plus stylisés, perdant ainsi ce qu'ils pouvaient avoir de reproduction objective de spécimens botaniques. Régulièrement recopiés mais jamais repris sur le vif, ces dessins ont fini par devenir méconnaissables. Mais cette « stupidité » n'est pas à mettre au seul passif des copistes médiévaux, car déjà Pline se plaignait de la chose⁵. Avec le XI^e siècle et le renouveau de la médecine autour de Salerne un besoin de nouveaux livres se fait sentir, et c'est l'origine du regroupement de textes attribué à Platearius, connu sous le nom de *Circa instans, Liber de simplicibus medicinis*, ou encore *Secreta salernitana* qui a été illustré à partir du XIV^e siècle. On y trouve de brèves notices botanico-médicales concernant 276 produits utilisés en médecine ; c'est du moins le nombre des rubriques de l'édition *principes*, publiée en 1488. On pouvait en revenir à des herbiers véritables manuels de médecine de deux façons : soit par un retour aux livres classiques non stylisés, soit en faisant de nouveau appel à l'observation directe. Les deux voies ont été suivies, en particulier dans les versions illustrées du *Tractatus de herbis*⁶.

Dès le début du XIV^e siècle, le *Circa instans* est enrichi par Bartolomeo Mini de Sienna qui porte le nombre des rubriques à 490 par l'adjonction de nouveaux produits et par la multiplication de variétés de certains des produits déjà mentionnés par Platearius. Ce remaniement est généralement désigné sous le nom de *Tractatus de herbis*. Le plus ancien manuscrit conservé en est à Londres⁷. De cet exemplaire londonien semble dériver une adaptation abrégée dont on ne connaît qu'un seul manuscrit, conservé à Florence, et sur lequel nous allons nous attarder quelque peu.

Ce manuscrit dit des *Secreta salernitana* est connu aussi sous le nom de « her-

5. PLINE, *Histoire Naturelle*, XXV, 2. « Pinxere namque effigies herbarum atque ita describere effectus. Verum et pictura fallax est coloribus tam numerosis, praesertim in emulationem naturae, multumque degenerat transcribentium socordia ».

6. Cf. Otto PÄCHT, « Early italian nature studies and the early calendar landscape », *Journal of the Warburg and Courtauld institutes*, London, vol. XIII, 1950, pp. 13-47.

7. British Museum, MS. Egerton 747. Cf. F. A. BAUMANN, *Das Erbario Caravese und die Bildtradition des Tractatus de herbis*, Berne, 1974. Carmélia OPSOMER, *Livre des simples médecines, Codex Bruxellensis IV 1024*, Textes et commentaires de C. Opsomer, Anvers, 1980.

bier de Florence »⁸. Il s'agit d'une traduction en provençal du Platearius enrichi par Bartolomeo Mini. Mais la version est cette fois abrégée par rapport à l'exemplaire de Londres, puisqu'il n'y a plus que 424 articles prévus.

Le texte est très abrégé par rapport au manuscrit de Londres et les rubriques sont toujours disposées selon l'ordre alphabétique. Précisons toutefois que cet ordre alphabétique concerne les initiales des noms. Tous les A-, les B, etc. sont ensemble. A l'intérieur des lettres initiales l'ordre alphabétique est moins rigoureux. L'abrègement du texte a permis de mettre 4 dessins à la page de façon très ordonnée, en divisant l'espace en quatre rectangles égaux (2 fois 2).

Le livre est inachevé, aussi bien pour le texte que pour les images. Commencé en Provence au milieu du XIV^e siècle, il a été complété par un illustrateur parisien du temps de Charles V^e. Vers la fin du livre, les pages sont seulement couvertes d'esquisses de dessin sans texte et les derniers folios ne comprennent même qu'un marquage au trait fin des cadres dans lesquels devaient s'inscrire les images.

Le manuscrit commence par une véritable galerie des ancêtres où sont peints en pleine page les portraits d'Adam, Hippocrate, Avicenne, Johannitius, Averroes, Mesué et Serapion. Ils sont tous assis dans la position de l'enseignant et, seul parmi eux, Avicenne est coiffé d'une couronne. Viennent ensuite 168 brèves rubriques à raison de 4 à la page. Elles comportent une illustration et le résumé en provençal de la notice médicale. La série des notices complètes s'arrête après le mot *ficus*. Suivent alors 60 dessins achevés sans que la notice ait été écrite, puis 136 dessins à peine esquissés, sans notice toujours, et enfin 60 cadres délimités pour porter des dessins non encore esquissés. Il était donc prévu d'insérer 424 chapitres, soit une fois et demie le nombre des articles des *Secreta salernitana* et 15% de moins que dans le *Tractatus de herbis*. A la fin du manuscrit une seconde main postérieure a transcrit en cursive deux recettes de thériaque.

Les illustrations de cet herbier retiennent l'attention par leur complexité. Les plantes sont très stylisées, sans rien qui donne une échelle de taille. Une petite herbe ou un arbre ne se distinguent pas au premier coup d'œil. C'est d'autant plus surprenant que la botanique du temps parle encore souvent des végétaux en établissant une distinction fondamentale entre arbres et plantes. La distinction dans les images n'est pas cohérente avec la classification dans les textes. Si par-

8. *Secreta salernitana*, Biblioteca Nazionale centrale, Florence, cod. palat. 586. Le manuscrit avait été signalé par E. Berti Toesca qui y avait vu un tacuin : *Il tacuinum sanitatis della Biblioteca Nazionale di Parigi*, Bergamo, anno XV E.F. [1936]. Voir sur ces questions des allusions à ce manuscrit dans : PLATEARIUS, *Le livre des simples médecines*, [ms. 12322 de la B.N. de Paris], traduction et adaptation Ghislaine MALANDIN, étude codicologique, François AVRIL, commentaire historique, botanique et médical, Pierre LIEUTAGHI. Paris, 1986.

9. Selon Berti Toesca ce serait même un élève de Jean Pucelle. Cette identification est refusée par F. Avril qui se contente d'annoncer un atelier parisien.

fois, mais rarement, la plante apparaît seule dans l'espace qui lui est dévolu, bien plus souvent on la rencontre avec des personnages ou des figures humaines ou animales.

En effet, ce livre apparaît comme une étape dans la représentation des plantes entre l'herbier à l'antique et les scènes de genre des tacuins qui sont élaborées pratiquement à la même époque¹⁰. Au lieu de simplement montrer la plante, de nombreuses images de la première série décrivent déjà un certain milieu dans lequel la plante s'insère. Non pas le milieu végétal, ce n'est pas une phytosociologie, mais le milieu humain, pharmacologique, mythique. Souvent on nous montre des scènes de la cueillette de l'herbe ou bien de la fabrication de la drogue ; ce sont là déjà de brèves histoires qui sont contées. Il est très fréquent de trouver une décoration surréelle ou monstrueuse : des animaux mythiques, des racines se terminant en gueules d'animaux ou visages d'hommes, des plantes dont les bulbes sont nantis d'yeux ou d'oreilles pour leur donner allure humaine. Ainsi la plante est enrichie par l'image humaine ou monstrueuse. La tendance est de ne pas illustrer seulement la plante, objet naturel, mais aussi sa fonction médicale. Pour cela on fait appel aux occupations des hommes, aux utilisations de la plante, aux fonctions supposées de la plante qui est presque personnalisée avec racines, feuilles... à forme humaine. Nous sommes ici, du point de vue de l'illustration, dans une étape entre l'herbier à l'antique (c'est encore celui de Londres) et les images des tacuins qui sont postérieures de quelques années seulement. Ces images n'ont rien de bien réaliste, on le comprend.

Aussitôt après la rubrique *ficus*, le texte n'est plus copié sur le manuscrit et nous n'avons plus que des images. Elles sont encore de la même veine, sinon de la même main, que les premières et l'on peut en donner la même description. Une différence cependant : ces images sont toutes situées dans un cadre dont elles ont tendance à occuper tout l'espace. Les premières images, non délimitées par un cadre, s'inséraient dans un texte ; maintenant la bordure linéaire délimite la place de l'image et accentue ainsi sa dimension symbolique ; c'est une fenêtre ouverte sur le monde, mais on l'observe au travers d'un cadre délimité ; le lecteur est ailleurs, il n'est pas dans la nature.

Les images de la seconde série, qui ne sont qu'esquissées, sont d'une autre veine. Très stylisées aussi, mais au trait beaucoup plus précis, elles comportent très peu de ces monstrueuses merveilles et se rapprocheraient ainsi davan-

10. Rappelons que les tacuins sont les traductions latines d'un ouvrage du médecin arabe Ibn Butlan qui écrivit au XI^e siècle. Son livre, « Taqwim ab-suha » fut traduit en latin peu après le milieu du XIII^e siècle sous des noms divers, mais le plus fréquent est *Tacuinum sanitatis*. Il s'agit d'un manuel de santé regroupant un peu plus de 200 rubriques. Certains tacuins ont été illustrés en Italie du nord au XIV^e et XV^e siècle. Les images sont pour l'essentiel des scènes de genre qui, à partir de la simple, montrent une scène de la vie quotidienne où elle intervient : culture, consommation, commerce etc. La plus récente édition d'un tacuin est celle de OPSOMER, Carmélia, *L'art de vivre en santé*, [Ms. 1041 de la bibliothèque de l'Université de Liège], Liège, 1991. Fac-similé, publication, traduction et commentaire.

tage d'un recueil d'images botaniques. Pour styliser, le dessinateur a accentué les caractères de symétrie et de répétition. Cela leur donne l'allure d'une proposition de motifs décoratifs à recopier davantage que de résultats d'une observation. Pourtant, on peut aussi interpréter cette évolution comme une attention plus marquée aux critères de forme avec une certaine conception systématique sinon encore systématique.

Afin de préciser un peu ces propos, nous avons retenu quelques rubriques de ce manuscrit, celles ayant trait aux céréales. Il y en a sûrement 3, probablement 4, peut-être 5... Je m'explique : trois rubriques parmi les dessins de la première série sont identifiées par le texte souscrit comme des produits céréaliers : l'amidon (*amidum*), l'avoine (*avena giganda*), le son (*cantabrum*). Dans la seconde série, un dessin est nettement celui d'une céréale ; un second l'est peut-être. Enfin, dans les 60 cadres sans esquisse, nul ne peut dire ce qui était prévu. Ces images sont les suivantes :

– Amidon (*amidum* f° 10 r.)

La scène montre un personnage placé devant une construction, il est muni d'une longue cuillère ; un être sortant d'un nuage lui offre une coupe contenant probablement l'amidon. On demeure perplexe devant le fait que l'amidon est qualifié ici de chaud et sec, alors que le tacuin le dit froid et humide. Notre herbier dit ce qu'écrit le Platearius, mais c'est le contrepied absolu du tacuin. Le tacuin l'utilise contre l'humeur colérique, ici, c'est contre les apostèmes internes... Ces emplois peuvent cependant être considérés comme proches et ne différer surtout que par la formulation.

– Avoine (*avena giganda*, f° 15 v.) [Fig. 1]

On ne donne aucune de ses qualités galéniques. Elle a des vertus laxatives et s'emploie contre les toux rebelles. Le dessin montre trois tiges issues d'un même rhizome. Aux extrémités des tiges pendent des graines renflées ressemblant plutôt à des fleurs de digitale, un peu comme si l'on avait placé directement la glume de l'avoine sur l'épi en faisant l'économie du panicule. Mais cette image fait penser à la nielle, une caryophyllacée sauvage que l'on rencontre très souvent en association avec les champs de céréales et que l'on combat comme une mauvaise herbe. On pourrait donc avoir ici une représentation non de l'avoine mais d'une mauvaise herbe fréquemment associée à la céréaliculture. De la plante, on passe ainsi à celles qui l'accompagnent.

Au pied de la plante, deux animaux : un cheval sellé, à l'arrêt ; et une licorne dirigeant sa corne vers l'épi central. Le cheval est probablement une allusion au goût de cet animal pour l'avoine. La licorne est plus mystérieuse. S'agit-il d'une association avec le cheval qui opposerait le symbole de la virginité créatrice à celui du désir impétueux ? Cet ouvrage de pharmacopée étant quelque peu ésotérique, c'est dans ces directions qu'il convient de chercher, mais je ne garantirai pas l'explication.

– Son (*cantabrum*, f° 21 v.)

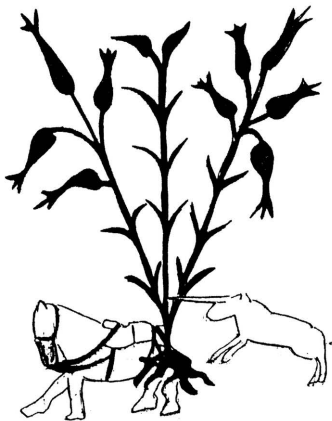


Figure 1 : L'herbier de Florence
L'image de l'avoine : probablement une nielle avec un cheval
et une licorne.

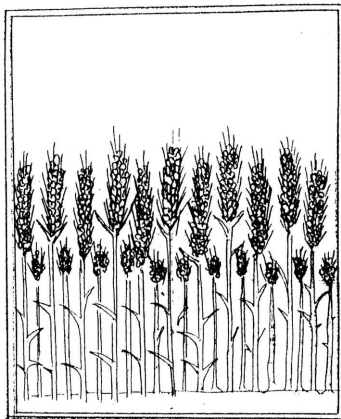


Figure 2 : L'herbier de Florence
Une onze à six rangs (escougeon). Un cadre entoure maintenant ces images ;
mais le texte n'a pas été copié.

L'illustration n'a plus rien de réaliste. Une plante ou un arbre à tige ou tronc central porte plusieurs branches nanties de feuilles ovales et trifoliées. Les racines se transforment de chaque côté en visage de femme (de face, à gauche ; de profil, à droite) et un disque pend à l'une des branches du végétal. Si l'on peut reconnaître dans le disque un tamis à mailles fines nécessaire à l'obtention du son, il est impossible de reconnaître une quelconque céréale dans le végétal représenté. Le texte complet du *Tractatus de herbis* cite une consultation de Platéarius guérissant une femme d'une douleur aux seins avec du son. Y aurait-il une allusion à cette anecdote dans les deux visages féminins ?

– Image anonyme (f° 38 r) [Fig. 2].

C'est une des rares images identifiable (ou presque) au seul dessin. A l'évidence c'est une graminée. Alors que partout ailleurs dans l'herbier on ne présente qu'une seule plante, ici on montre une collection de céréales comme dans le tacuin. Tout le cadre est systématiquement rempli de cette plante dont les tiges sont disposées verticalement de façon à représenter un champ mûr. L'épi n'est pas plat, il présente un relief ; on peut discerner quinze couches environ de grain, chacune composée de 3 grains. Enfin, cet épi est allongé et barbu. Ce pourrait être un blé barbu (dur ou tendre) ou, plus probablement, une orge à six rangs. De surcroît, si l'on regarde l'ordre des dessins et des rubriques, on constate que cette image est sur la même page que celle, facile à identifier, de « l'os de cœur de cerf ». Or, cette dernière rubrique suit immédiatement celle de l'orge dans le *Circa instans*. Ainsi, bien que sans indication écrite, tout concourt à reconnaître ici un escourgeon.

– Enfin, dans les images sans légendes encore, il se pourrait qu'ait été stylisée une autre céréale, peut être un sorgho (f° 45 r.). Le dessin pourrait convenir, seulement Platearius ne cite jamais le sorgho, contrairement au tacuin (*melega*)... Par contre, Platearius nous informe sur le millet et le panic. On pourrait imaginer une stylisation du panic allant jusqu'à cette image... ou bien alors serait-ce un sorgho qui précéderait ainsi celui du tacuin ? Mais ce n'est là, en l'absence de texte, que pure conjecture.

A la fin du XV^e siècle, un dernier avatar des textes de la famille des Platearius paraît à Paris. Il est, en quelques années, imprimé plusieurs fois, chez divers imprimeurs, le tout avant 1500. Ce livre, connu sous le nom de *Grand herbier traduit de latin en françois*, est une impression en français du texte du manuscrit anglais et se situe encore dans la tradition médiévale¹¹. On a simplement enlevé quelques rubriques : il n'y en a que 477 au lieu de 490. Il indique d'ailleurs dans son colophon : « extrait de plusieurs traités de médecine, comme Avicenne, Razis, Constantin, Isaac et Plateaire selon le commun usage bien correct ». Mais l'ordre de présentation est pratiquement le même ; en tous cas, la séquence des initiales A compte 54 articles contre 53 à Florence ; le seul ajout est *aqua* et l'ordre

11. *Le grant herbier traduit de latin en françois*, Paris, Pierre le Caron, (s.d.) [peu avant 1500, incunable].

est le même à deux interpolations près. Les notices expliquent l'utilisation thérapeutique des produits.

Le livre est illustré, mais toutes les rubriques ne le sont pas, tant s'en faut. Les images sont des gravures sur bois relativement grossières, enfermées dans un cadre. La plante y est montrée très stylisée, sans racines [Fig. 3]. Mais la stylisation a fait un effort pour mettre en relief un point caractéristique de la plante. Ainsi l'orge possède une tige nantie de 3 feuilles et d'un épi dense et barbu dont les grains sont disposés sur trois rangs bien visibles. L'avoine a une allure générale bien typée avec un panicule très élargi. Par rapport à l'herbier de Florence ces deux plantes sont présentées avec des caractéristiques plus typiques. Les articles concernant les céréales sont : *avena*, *cantabrum*, *frumento*, *grano fracto*, *milio*, *ordeo*, *panic*. C'est-à-dire que l'on a probablement 2 ou 3 mentions supplémentaires par rapport au manuscrit de Florence.

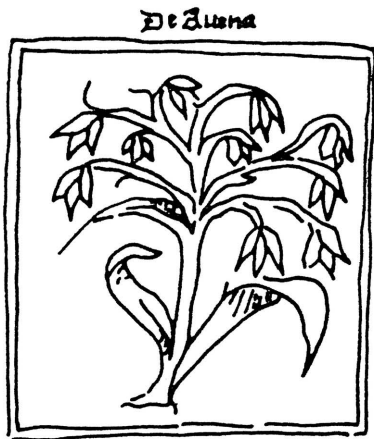


Figure 3 :
L'avoine dans le *Grant herbier*. Un panicule bien déployé dans son cadre.

Voici la notice complète qu'il donne concernant l'avoine.

« *De Avena*

Avena est une herbe dont le grain est ainsi appelé avoine. Elle est froide et moite au tiers degré et a telle vertu comme farine d'orge ou comme le grain. Soit avoine bien mondée de ses écorces, puis soit bien broyée au mortier en mettant petit à petit de l'eau tiède, puis soit coulée par une étamine déliée. Et soit cette coulure cuite jusqu'à ce qu'elle soit épaisse et en soit fait poulx et en la fin y soit ajouté lait d'amandes suffisamment et du sucre en bonne quantité. Cette viande vaut moult à ceux qui ont fièvre tierce et fièvre sinoque et causon. C'est aussi bonne viande à ceux qui ont apostumes es membres spiritueux comme pleurésie ou pleripulmone ou aussi es membres nutritifs. Il meurit apostèmes et lâche les humeurs et est très bonne viande. »

On rapprochera cette notice de celle beaucoup plus brève que donnait l'herbier de Florence :

« *Avena giganda*. a vertu laxativa et val contra tota enfladura e conforta le stomach. e es de bona digestia. e val contra la tos antiqua et cetera ».

Par la suite, au XVI^e siècle, la préoccupation médicale demeure encore présente chez Fuchs, Malthioli...¹². Elle a totalement disparu chez Pitton de Tournefort. Dans l'avertissement de son édition de 1694 des *Eléments de botanique ou méthode pour connaître les plantes*, il résume bien l'ensemble de l'évolution de cette discipline et s'explique sur son abandon des valeurs thérapeutiques de la plante¹³.

« La plupart des [Anciens] considéraient la botanique par rapport à la médecine... La botanique fut portée bien loin par les [Anciens], mais comme ils ne cherchaient que des remèdes, il semble que plus ils enrichissaient la médecine, plus ils jetaient de confusion dans la botanique...

... On n'a pas cru que ce fut ici l'endroit de parler des vertus des plantes puisqu'il n'y a aucun rapport des caractères d'un genre et des vertus des espèces de ce même genre. Le caractère dépend de la structure des parties sensibles des plantes et la vertu est attachée à la configuration de leurs parties insensibles. L'expérience fait voir tous les jours que les espèces du même genre ont des vertus fort opposées.

... Connaître les plantes c'est précisément savoir les noms qu'on leur a donnés par rapport à la structure de quelques-unes de leurs parties ».

Enfin, lorsqu'il cite ses prédécesseurs, après avoir parlé des Grecs il

12. Léonard FUCHS, *De historia stirpium commentarii insignes cum iconibus plusquam 500*, Bâle, 1542. Rembert DODOENS, *Florum coronarium odoratorumque nonnullarum barbarum historia*, Anvers, 1568. P.-A. MALTHIOLI, *Commentarii in sex libros Pedacii Dioscoridis anazerbeide medica materia*, Venise, 1565.

13. Joseph Pitton de TOURNEFORT, *Eléments de botanique ou méthode pour connaître les plantes*, Paris, 1694, 3 vol.

évoque les Arabes : Rhazès, Avicenne, Mesué, Averroès, Abenbitar. Il n'a que mépris pour Hildegarde de Bingen et Arnaud de Villeneuve, et ne cite pas même Platearius. Par contre il couvre d'éloges Bauhin et son *Pinax*¹⁴.

Ses notices sont désormais d'un tout autre genre ; on en jugera à la lecture de celle de l'avoine :

« *Avena* :

L'aveine est un genre de plante dont la fleur, A, est à plusieurs étamines, B, C, qui sortent du fond d'un calice, D, à écailles. Lorsque cette fleur est passée, le pistil, E, qui se trouvait parmi ces étamines devient une graine, F, G, longue et grêle, enveloppée des feuilles du calice comme on le voit en I. Ajoutez au caractère de ce genre que ses fleurs et ses graines naissent clairsemées dans les épis, H, et qu'elles sont attachées à des filets déliés.

Les espèces d'aveine sont :

avena vulgaris sive alba

avena nigra. »

[Les lettres renvoient à la planche correspondante]

L'élément premier, pour nos savants pré-classiques c'était l'utilisation de la plante par l'homme pour sa vie. C'était donc la vie elle-même. Les fantasmes pouvaient s'y développer, manifestations de vie merveilleuse. Comme à l'opposé de celles-là, les images laissées par les botanistes classiques sont précises et permettent de nommer les objets mais ressortissent d'une pensée où l'aspect et la forme l'emportent sur la vie et ses imaginations. Dans cette évolution sur plusieurs siècles, la Provence a bien tenu sa place. On connaissait très bien la place essentielle qui est celle de Tournefort, mais il se pourrait que celle du traducteur et de l'enlumineur de l'herbier de Florence soit très importante aussi. Cela dans la mesure où cette traduction provençale du Platearius pourrait être, par ses illustrations, un maillon décisif dans la chaîne qui conduit des herbiers antiques aux images des tacuins.

Georges COMET

14. Tournefort rend hommage aux savants arabes puis écrit qu'après leur mort « l'ignorance devint comme générale ». Il poursuit : « On peut juger de la barbarie de ces temps-là par les œuvres de l'abbesse Hildegarde, par celles qu'on attribue à Arnaud de Villeneuve... par le traité des plantes et d'agriculture que Petrus Crescentius de Bologne fit imprimer dans le XV^e siècle ». Par contre il déclare que le livre de Bauhin est un « excellent livre ». Gaspard BAUHIN, *Pinax theatri botanici Gaspari Bauhini, sive index in Theophrasti, Dioscorides, Plini...* Bâle, 1596.